

Ma fille, mon ange
Les risques virtuels de la bourgeoisie
Ma fille, mon ange Canada [Québec] 2007, 86 minutes
Élie Castiel

Numéro 247, février–mars 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2007). Compte rendu de [Ma fille, mon ange : les risques virtuels de la bourgeoisie / *Ma fille, mon ange* Canada [Québec] 2007, 86 minutes]. *Séquences*, (247), 42–43.

A high-contrast, black and white close-up portrait of a man with a beard and mustache. He is wearing a dark cap and a light-colored jacket. A lit cigarette is held in his mouth, with a small amount of ash visible. The lighting is dramatic, highlighting the texture of his skin and the details of his facial hair.

ALEXIS DURAND-BRAULT



Une démonstration plausible du choc des valeurs

Ma fille, mon ange

Les risques virtuels de la bourgeoisie

En 1978, Paul Schrader réalisait *Hardcore*, un drame classique, véritable descente aux enfers où le personnage de Jake Van Dorn, petit industriel du Middle West menant une vie pieuse et sans failles de calviniste, voyait son monde s'écrouler en apprenant que sa fille, partie soit disant en voyage organisé à New York, était l'héroïne d'un film pornographique. Presque trente ans plus tard, le cinéma québécois se permet ce sujet avec, bien entendu, des variantes culturelles et sociales dues aux changements des mentalités. Enquête sur un monde virtuel.

ÉLIE CASTIEL

Mais les choses ont-elles vraiment changé ? C'est ce que semble se poser comme question le scénariste Pierre Szalowski, photographe de presse, journaliste dans la presse écrite, rédacteur en chef d'un mensuel de boxe, graphiste... autant de métiers qu'il abandonne au profit d'une carrière dans la scénarisation. Premier projet : **Ma fille, mon ange**, voyage dans l'univers virtuel des jeux pornographiques, drame familial, film sur les rapports entre générations. Ne passons pas par quatre chemins et posons la vraie question : a-t-il réussi ?

Pas de détails superflus, pas de temps morts, aucune disparité. Le scénario du premier long métrage d'Alexis Durand-Brault respire la limpidité, va droit au but, demeure constamment de

son temps. Les personnages parlent québécois et non pas un français inventé de toutes pièces comme dans certains films *made in Québec* des quelques dernières années. Szalowski écrit instinctivement, ses mots sortent des tripes et il assume son originalité sans pour autant prendre des airs ostentatoires. Chez Szalowski, il y a quelque chose de vrai si on s'efforce de voir de près.

De quoi est-il question ? À Montréal, aujourd'hui, la police découvre le cadavre d'un jeune homme dans un appartement plein d'équipement informatique ultra-sophistiqué. Elle découvre également une vaste collection de vidéos pornographiques mettant en vedette des jeunes filles. À Québec, un certain Germain Dagenais, ancien avocat devenu conseiller

politique hautement respecté, est marié depuis trente ans et père d'une jeune fille, partie étudier à Montréal. Un soir, à l'insu de sa femme, il visite des sites pornographiques. Inutile d'aller plus loin. Ce qu'il voit est évident.

Le premier long métrage d'Alexis Durand-Brault respecte les codes de l'étude sociologique, montrant les ruses et les traquenards auxquels sont confrontés les personnages.

À partir d'un scénario intentionnellement prévisible, Alexis Durand-Brault a construit un premier long métrage d'une impressionnante fluidité. Ancien de la publicité, également directeur photo (*Elles étaient cinq* de Ghyslaine Côté), le jeune cinéaste assume un cinéma grand public à portée sociale. Il dira lui-même qu'il s'agit d'un « regard porté sur une société transformée par Internet et sur ses impacts sur la nouvelle génération. » Il ajoute que « la pornographie sur Internet a complètement changé l'évolution sexuelle de la jeunesse d'aujourd'hui, tout en modifiant les habitudes de consommation des générations précédentes. »

À partir de cette constatation, Durand-Brault invente une mise en scène dépouillée de tout artifice, réduite volontairement à sa plus simple expression. Comme c'est le cas pour le scénario, la réalisation évite les scènes inutiles, d'où la durée du film, allant droit au but, présentant ses personnages comme des anges déchus, des êtres vulnérables, sans les juger, les montrant dans leur vrai jour. Ici, ni héros ni héroïne, simplement des êtres de chair et de sang qui vivent, se défendent, manipulent, se laissent manipuler, commettent des fautes, tentent de les réparer.

Film social, enquête intime, drame psychologique, document sur une certaine idée qu'on peut se faire du sexe aujourd'hui, **Ma fille, mon ange** évite le réquisitoire moralisateur pour se limiter aux faits, un fait divers comme tant d'autres, qui aurait pu se passer dans n'importe quelle autre métropole du monde. Pas d'effets-chocs, mais plutôt une démonstration plausible du choc des valeurs.

Dans son personnage de père envahi par le poids de la culpabilité et de la honte, Michel Côté n'affiche pas de silhouette farouche de vengeur solitaire, mais plutôt une détermination inconsciente qui arrive par instinct. Instinct de survie, de préservation de la dignité, de l'honneur. Conscient de la société permissive dans laquelle il vit (ne visite-t-il pas, lui aussi, les sites Internet à caractère pornographique ?), il ne juge pas; il cherche simplement à se sortir d'une situation inextricable.

Ici, il ne s'agit pas du combat entre le bien et le mal, entre l'interdit et l'acceptable, entre la lumière et le néant, mais d'une nouvelle dialectique sur l'évolution des mœurs, sur la nouvelle révolution sexuelle qui est celle des relations virtuelles, des écrans cathodiques où les fantasmes les plus fous peuvent se réaliser. Autant de possibilités de l'ordre du sexuel qui ont fini par envahir les territoires privés et publics de la majorité des pays occidentaux.

Tous les personnages du film, qu'ils le veuillent ou pas, consciemment ou inconsciemment, quelles que soient leurs classes sociales ou leur niveau d'éducation se prêtent volontiers à la sexualité d'aujourd'hui. Il s'agit, pour certains, d'une sexualité marchande, illusoire, livrée à elle-même. Mais lorsque le hasard malencontreux frappe à la porte, il faut se défendre. C'est à ce moment qu'on prend conscience que tous ces appels des sens, tous ces élans curieux ne sont qu'apparences, prétentions, illusions.



Michel Côté — Une détermination inconsciente qui arrive par instinct

Le premier long métrage d'Alexis Durand-Brault respecte les codes de l'étude sociologique, montrant les ruses et les traquenards auxquels sont confrontés les personnages. Le cinéaste bénéficie également d'une brochette de comédiens tout à fait convaincants. Après sa présence remarquée dans *Séraphin, un homme et son péché* et dernièrement dans la docu-fiction *Marie-Antoinette*, Karine Vanasse plonge corps et âme dans un rôle exigeant qu'elle assume avec tact, délicatesse et un naturel inusité. Et comme toujours, quel que soit le rôle qu'il défend, Michel Côté ne joue pas le personnage, mais le devient tout simplement, tel un prestidigitateur. Avec **Ma fille, mon ange**, Alexis Durand-Brault a réussi un film sexy sans être accrocheur, perspicace, édifiant et inéluctablement de son temps.

■ Canada [Québec] 2007, 86 minutes — Réal. : Alexis Durand-Brault — Scén. : Pierre Szalowski, avec la participation d'Alexis Durand-Brault — Mont. : Richard Comeau — Images : Yves Bélanger — Mus. : Normand Corbeil — Cost. : Odette Gadoury — Dir. art. : Richard Marchand — Int. : Michel Côté (Germain Dagenais), Karine Vanasse (Nathalie Dagenais), Dominique Leduc (Jeanne Dagenais), Laurence Leboeuf (Angélique Ménard), Christian Bégin (Michel Derennes), Pierre-Luc Brillant (Max Bissonnette), Serge Houde (Robert Brault), Nicolas Canuel (Luc Barbeau) — Prod. : Maxime Rémillard, Richard Lalonde — Dist. : Alliance.